Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 30 (1972)

Heft: [1]: La contestation peut-elle conduire à une éthique nouvelle?

Artikel: Vers une éthique nouvelle par la contestation

Autor: Clavel, Maurice

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-136922

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vers une éthique nouvelle par la contestation

Maurice Clavel *
Philosophe, écrivain, Paris

Je voudrais commencer par deux aveux, qui ne sont guère faciles: d'abord, des six conférenciers ici présents, il me semble que je suis à la fois le plus et le moins qualifié pour vous parler. Le plus, parce que j'ai incontestablement à vous apporter un témoignage de jeunesse, d'effervescence et, parfois même, de barricades; et de toute évidence, rien ne remplace les impressions de première main, surtout quand on les a vécues et que l'on s'acharne à les rendre visibles en les transmettant. Mais je suis aussi le moins qualifié, car — et je m'en expliquerai — je ne puis aujourd'hui vous présenter « un exposé en règle »: tout ce combat, toute cette recherche dans laquelle la théorie et la pratique s'entremêlent inextricablement, représentent pour l'âme quelque chose de difficile, autant que pour l'esprit. J'entends simplement qu'un engagement profond m'anime, du moins je l'espère; mais, d'autre part, dans la mesure où tout est nouveau, où tout est en cours d'invention, il est de gros risques d'erreurs: perte de l'esprit, de l'âme, voire de l'individualité tout entière. Aussi la conférence exige-t-elle une assurance qui dissimule à tort — peut-être ? — les journées et les nuits interminables durant lesquelles on a pris des responsabilités, après quoi l'on se pose cette petite question : « ai-je raison ? » Et précisément, et pour entrer davantage dans la confidence, c'est avec plaisir et honneur que j'ai accepté de participer à ces Journées; pourtant, en raison de certains événements qui se produisent à Paris et en France, j'ai décidé que ce serait là ma dernière intervention publique sur le sujet, et ce pendant de très longs mois. En effet, à la suite des circonstances récentes qui furent les miennes auprès de la Télévision française, je viens de refuser quelque 200 invitations à présenter mon film (sorte de manifeste) à travers le pays et d'entamer ainsi un débat: je me trouve dans l'un de ces moments où l'on y voit moins clair, où j'éprouve le besoin de procéder à un examen de conscience et, parfois même, d'inconscience, en mon nom et à celui de nombreux camarades et amis, afin d'épouser de plus près la réalité et les nouveautés qui se présentent, de ne pas être prisonniers de nos propres concepts et de ne pas courir le risque de se répéter, de « ronronner ». Ainsi donc, de retour à Paris, je me retirerai et me tairai durant six mois, à moins qu'une révolution n'éclate dans l'intervalle, à laquelle la participation serait obligatoire. Dans ces conditions, je vous prie d'excuser la fragilité de mes propos et, plus encore, l'angoisse, la paresse, le découragement que je ressens, bien qu'il soit noble, vertueux et sentimental de parler de soi de la sorte.

En m'éveillant, ce matin — et c'est là mon second aveu — ma première vue fut celle du lac. Saisi, je me suis alors posé la question: « pourquoi suis-je ici ? Pourquoi vais-je parler de choses qui me paraissent si lointaines, puisque j'aime ce qui est beau ? » Que signifie donc cette paresse ?... Ensuite, j'ai pensé à vous, de qui je ne ferai pas des convertis par avance, mais à vous qui avez sacrifié votre loisir d'une fin de semaine pour venir vous

* Né en 1920 ; ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; agrégé de philosophie ; un des chefs de la Résistance française en 1939-1945 ; personnalité en vue de la contestation en France.

renseigner sur la contestation: c'est bien la preuve que quelque chose vous intéresse, vous meut, vous émeut peut-être et, à coup sûr, vous trouble... Or, puisque nous n'avons pas à insuffler de force une doctrine et un évangile, que pouvons-nous obtenir de mieux et de plus, nous autres, contestataires, que des gens troublés. Ceux-ci, il faut le dire avec une *réelle* humilité, valent en un sens mieux que nous, qui avons tendance à devenir des « professionnels de l'agitation et de la révolution ». Cela m'a fait ressentir un devoir vis-à-vis de vous et un encouragement qui, éventuellement, me donnera une faible et timide assurance.

Je vais donc utiliser ce que j'ai de meilleur ou de moins mauvais: l'expérience, et je diviserai mon exposé en trois parties:

— d'abord, un compte rendu d'expérience, que j'essaierai de rendre immédiatement significatif, qui ne consistera pas en une description des symptômes, mais en celle d'une histoire vécue et de son sens, dans la mesure du possible;

— ensuite — et ce sera peut-être la nouveauté de ma contribution — je tenterai de proposer une théorie de l'homme, de la culture contemporaine, à travers une idée quelque peu à la mode: l'*aliénation*, ou la perte de soi, que ressent le monde;

— enfin, je m'efforcerai de tirer une conclusion provisoire qui puisse ouvrir le débat.

Je commence donc par mon expérience, dont j'ai déjà parlé à certains lors de la discussion de groupe, mais que je crois pouvoir systématiser quelque peu. Il se trouve que j'ai été professeur en France en 1960 et que durant la période de 1960 à 1964, je me suis converti au christianisme d'une façon brutale, violente, dangereuse, en côtoyant quelques abîmes, à tel point que certains intimes en étaient venus à désespérer de ma vie ou de ma raison... Ayant obtenu le sentiment de la spiritualité de l'homme et de la liberté des enfants de Dieu, je suis alors jeté dans un milieu de jeunes gens, d'élèves, de petits bourgeois assez populaires, à Paris. Je me renseigne et procède à de nombreux échanges avec des collègues. Au moment où je croyais avoir conquis une espérance personnelle, j'ai regardé autour de moi et j'ai désespéré, et de moi-même en un sens, et je m'en expliquerai. Mais auparavant, il faut que j'apporte ici un renseignement politique: pour des raisons qui tiennent à l'honneur de mon pays et à la justice, au moment de l'affaire Ben-Barca, j'ai été amené à rompre avec une amitié profonde et de longue date qui m'unissait au général de Gaulle. J'en ai éprouvé une grande peine, et je n'ai pas eu l'impudeur de passer dans le camp opposé; j'ai cru devoir rester en réserve, en réflexion. Comme le *Nouvel Observateur*, qui m'avait offert de parler de ladite affaire, me proposait une chronique de télévision, j'ai vécu une retraite attentive, durant laquelle j'ai regardé, d'une part, la jeunesse qui montait (mes élèves) et, de l'autre, à travers la télévision, le monde, les mœurs, les mass media, la façon dont nous étions informés, autrement dit, *formés*; cela a fait que les deux désespoirs se sont interférés pour n'en devenir plus qu'un: ma propre mise en question. C'était aussi le moment où, répondant à la célèbre phrase: « la France s'ennuie » (*Le Monde*), le général de Gaulle disait: « la France épouse son temps », entendez par-là qu'elle comblait son retard industriel par rapport aux autres pays du Marché commun et se mettait ainsi sous le règne à peu près exclusif de la technologie, c'est-à-dire de la *technocratie*. En tant que professeur, j'avais des élèves plutôt meilleurs du point de vue intellectuel, et qui me désespéraient parce qu'ils semblaient n'être rien, ni personne: aucun idéal, aucune idée originale... Dans leurs conversations avec moi, ou dans leurs dissertations, ils me faisaient part de leurs comportements mornes et sinistres dans la société. A l'un d'entre eux,

apparemment meilleur que les autres, je demandais ce qu'il voulait faire l'année suivante, en vue de le pousser vers la Normale supérieure; il me répondit: « sûrement pas prof comme vous, Monsieur; je vais faire de l'industrie, de la technique, car aujourd'hui, il faut de l'argent... » Dans ce réflexe de défense, en quelque sorte, ce jeune venait de m'éclairer sur tous les autres: en vertu d'une certaine familiarité, il a dit ce que d'autres n'osaient pas dire. En ajoutant à cela la télévision, école d'oppression en raison de la censure, mais aussi de conformisme, d'euphorie généralisée « au rabais », j'éprouvais autour de moi l'« hallucination vraie » que personne n'était plus personne: j'ai vu — est-ce des yeux d'un voyant, d'un prophète ou, au contraire, d'un illuminé maladif? — tout le monde ressembler à tout le monde, cependant que chacun était plus que jamais muré dans une solitude, mais non celle existentielle de l'âme et de la personne, mais bien celle de l'atome et de l'élément de l'agrégat, mis dans sa boîte d'HLM, par exemple, à côté des autres, et séparés d'eux.

J'ai constaté profondément que personne n'aimait plus personne, et me suis demandé si ce n'était pas cette société-là qui nous empêchait de nous aimer les uns les autres. D'autre part, face à ce conformisme, à cet abêtissement des hommes autour de moi, je me disais: je suis devenu chrétien, c'est un fait, pour voir autour de moi exactement le contraire. Il me semble avoir reçu le don ou la restitution de mon âme, et je vois qu'il n'y a plus d'âme. Il serait faux de dire que j'ai eu des doutes et que j'ai vacillé dans la foi, mais, tout de même... de deux choses l'une: ou ma foi est une illusion pieuse, l'argent exerçant sa dictature invisible sur une foule solitaire et anonyme dans laquelle il n'existe plus de responsable du destin public qui parle avec les autres, sinon âme à âme, du moins cœur à cœur; ou, si Dieu existe, pourquoi se manifeste-t-il si peu? Alors, j'ai conçu une sorte de théorie: ou Dieu est mort, et il n'y a plus rien à faire; ou, s'il ne l'est pas, c'est qu'il est refoulé: avec l'avènement du machinisme et du capitalisme, notre civilisation, en s'affranchissant de Dieu, l'a éliminé, surtout en pensée: il y a eu une aversion, un détournement, un *divertissement*, au sens pascalien du terme absolu et frénétique. Or, qu'arrive-t-il au refoulé? On ne peut le détruire; donc, il revient. Je tenais ce raisonnement au cours des années 1966/67 et, chacun d'entre nous ayant au moins un vernis de Freud, l'on sait très bien qu'un refoulé ne revient pas tranquillement et visiblement; il effectue son retour d'une manière indéchiffrée, par des symptômes, par les voies déviées qu'il peut se frayer, et cela s'appelle la « névrose » ou la *maladie*. C'est ainsi que Jung a pu écrire: « la névrose n'est pas seulement une maladie, mais elle est un salutaire signal d'alarme. »

Cela m'a amené à écrire une phrase connue depuis lors, de deux choses l'une: ou nous allons tous devenir des veaux à gros et petit engrais, et plus rien n'a aucune importance dans le monde, ni ailleurs; ou ce qui tend à se généraliser ne pourra pas être supporté par ce qu'il nous reste d'âme...

Quelque chose viendra, je parie, de la jeunesse et de l'extrême-gauche, qui sera un tumulte, mais qui sera annonciateur du salut. Deux mois plus tard, je concluais, sans raison apparente: Espérons la convulsion salutaire; préparons-là!

Au moment précis où je constatais cette aliénation paraissait une théorie et, surtout, un très grand livre qui comptera dans l'histoire du XXe siècle et peut-être des autres, de Michel Foucaux, intitulé *Les Mots et les Choses*; à la suite de Nietzsche, mais par des moyens originaux, l'auteur s'y faisait le théoricien de la mort de Dieu, mais dans la mesure (reportons-nous à Nietzsche) où cette mort entraîne celle du meurtrier, qui est l'homme. D'un air vengeur, Foucaux écrivait ainsi: « vous avez pu tuer Dieu sous le poids de vos

écrits; mais ne croyez pas que vous aurez constitué un homme qui, lui, survive. » C'est un philosophe athée qui écrivait cela. De plus, ce n'était pas un hasard si cette insignifiance de l'existence correspondait à une théorie dans laquelle l'auteur développait le thème général de la mort de Dieu, mais encore le démontrait-il sur la base de la souveraineté et de l'inefficacité des sciences humaines, dans la mesure où celles-ci prétendent étudier un sujet responsable de ses pensées et de ses actes. Les sciences humaines, disait Foucaux, ne pouvaient guère rester valables que dans la mesure où elles se faisaient structurelles en réfutant le « je pense, donc je suis » de Descartes. L'homme devait donc être considéré non comme quelqu'un qui pense et qui parle, mais comme quelqu'un en qui quelque chose parle, et c'est en cela que réside la pensée, et l'on reconnaît par-là même le structuralisme.

Un souvenir personnel significatif: en *avril* 1968, je recevais un jeune homme sorti premier de l'Ecole Centrale, me demandant de lui trouver un poste d'enseignant, car ses parents lui avaient coupé les vivres. On lui avait proposé bon nombre de contrats intéressants, mais à chaque fois, au moment de signer, il hésitait, entrevoyant sa vie dans l'industrie. Il s'était alors décidé à méditer durant trois ans. C'était un jeune homme mince, beau, réfléchi et qui ne s'adonnait ni à la drogue, ni au tabac, ni à l'alcool. C'était le « premier » contestataire, l'hirondelle qui annonçait le printemps de mai... Je me suis souvenu de cette contestation à l'état pur en revenant de province, le 4 mai 1968: voyant les gros titres des journaux, je déclarais alors à mon épouse, avec un calme étrange: « ça y est, nous y sommes... » J'allais ensuite rédiger un article de presse dont je me permets de rappeler le début: « A l'heure où se fait jour une résistance nouvelle, l'oppresseur étant notre monde, il serait beau de faire devant ce déchaînement de violence la bouche « en cul de poule » du moraliste humaniste. En vérité, je ne savais pas que l'Esprit refoulé reviendrait si tôt exercer les ravages de sa vengeance en des colères sans plans et sans plate-forme, en des fureurs saintes sans dogme, en transe où se mélangent les gestes du réveil et de l'agonie. Ne dites pas: guérissons-les, ils sont malades. Oui, ils sont malades, et c'est d'eux-mêmes qu'ils souffrent; mais c'est d'eux-mêmes entrant ou sur le point d'entrer dans les misères d'homme que vous leur faites, avant de se précipiter au fond de ce gouffre de néant, ils battent des bras dans le vide. Comme le vide, c'est vous, vous en recevez quelques coups. »

Voilà quelle a été ma première analyse de ces événements, et elle n'a guère changé. J'avais tellement désespéré que je me devais d'accueillir l'espoir et de voir en l'homme — était-ce son âme, Dieu, son infini propre? — du moins quelque chose qui *ressuscitait*. On a tellement enveloppé ce quelque chose d'une carapace si dure et si épaisse de machinisme et de profit, avec l'idéologie afférente, qu'on a du mal à percer cette enveloppe: cela se passe donc par effractions, par diffractions: l'homme — ou l'âme — revient, mais il ne sait pas ce qu'il veut, il ne se connaît pas. Quelques mois plus tard, d'ailleurs, j'avais été amené à dire, à la Télévision romande: « nous avons assisté, en mai, aux convulsions de la délivrance de l'âme captive. » Ce fut, d'ailleurs, moins convulsif que je m'étais permis de le prédire. Même un adversaire du mouvement de mai, le ministre André Malraux, avait parlé de « cette paix radieuse et sereine qui avait animé par endroits les contestataires ». Derrière cette brusque violence, que j'essayais d'arrêter, en y réussissant parfois, que cherchaient-ils? Que voulaient-ils? N'est-ce pas là la question que vous vous posez? — Eux-mêmes! Il s'agit de la délivrance de soi-même!...

D'autre part, il y a eu la grâce: dans ce Paris occupé par l'insurrection estudiantine, durant ces vacances « féeriques » — et je peux le dire sans trop d'impudeur —, nous nous sommes aimés, nous nous sommes reconnus; des personnes de tous les milieux, qui ne

s'étaient jamais vues auparavant, se sont mises à parler entre elles; la poésie merveilleuse sortait de la bouche des enfants... En raison de l'organisation, de la structure, des mass media du pays, seuls les *porte-paroles* avaient jusqu'alors le droit de s'exprimer. C'est pourquoi un philosophe contemporain, le Rév. Michel de Serto, a pu écrire cette phrase devenue historique: « En mai 68, on a pris la parole, comme on a pris la Bastille en 89. »

On a beaucoup parlé des inscriptions de mai. Quelqu'un a mentionné l'« imagination au pouvoir ». Celles que je préfère concernaient la vie: au fond, qu'est-ce qui n'existait plus et qui est ressuscité brusquement? C'est l'homme, mais *chacun* en tant qu'individu absolu, et non en tant que numéro-matricule, chacun ayant son mot à dire et quelque chose à apporter à autrui; c'est l'homme en tant que chacun, mais aussi en tant que *tous*, autrement dit, la *réalité* revenante d'une universalité humaine qui soit le contraire à la foule de 6 h. du soir dans nos grandes villes. L'homme voulait redevenir — reportons-nous au début du christianisme — une âme absolument individuelle, une communauté absolument universelle; et c'est précisément cela qu'il appelait la *vie*; il ne s'agissait donc pas simplement d'une explosion sensuelle et anarchique.

Parmi de nombreuses inscriptions, je relèverai celles-ci: « j'ai quelque chose à dire! »; « j'ai quelque chose à dire, mais je ne sais pas quoi! »; « je n'ai rien à dire! »; « je suis un con »... Il est évident que tout cela est très émouvant et qu'au fond, ces quatre inscriptions, d'auteurs différents, en constituent une seule, puisque quelque chose venait de se réveiller chez chacun des auteurs: la conscience de leur arrogance. Preuve en est cette autre phrase rencontrée: « nous ne disons peut-être pas de grandes choses, mais c'est nous qui avons la vie »... Cela rappelle étrangement le IIe siècle des Catacombes!... J'ai ainsi été amené — mais je ne suis guère le seul — à conclure qu'il y avait eu une effraction de l'esprit: « nous avons eu là une sacrée Pentecôte de l'église invisible » à qui certains appartiennent, peut-être de plein droit et mieux que d'autres; tandis que l'évêque de Nantes et quarante-trois de ses prêtres écrivaient en mai: « en ce mois de mai, l'Esprit saint vient de faire une irruption dans l'histoire »... Je ne dirai pas que l'on avait affaire à des saints; mais j'entends simplement, par la Pentecôte, qu'une *plénitude* est venue s'inscrire dans le vide, que quelque chose — venant, à convenance, de Dieu, de l'âme, de l'être — est venu crever cette pellicule du machinisme et de l'homme considéré comme un instrument! Cela est bien vrai, et c'est pourquoi on a affaire à des gens tumultueux, qui lassent et qui exaspèrent — et je l'ai ressenti: ils souffrent, et c'est leur propre malheur qui amorce leur espérance, et peut-être la nôtre! Et si l'on assistait véritablement à l'avènement d'une révolution *culturelle*, au sens le plus profond de ce terme, à une nouvelle espérance pour le monde, ce monde que nos structures et nos techniques ont conduit à l'efficacité, à l'anonymat, au désespoir, effaçant ainsi l'œuvre de 2000 ans de christianisme et de 500 ans d'humanisme!...

Sur la base de ces soupçons, j'essaierai maintenant d'esquisser la théorie: le monde s'était perdu; il commence à se retrouver, mais cela est bien plus difficile encore que l'enfantement, pour les raisons expliquées plus haut. D'autre part, il est un mot qui peut exaspérer, et qui m'exaspère aussi parfois: la *culture* (la révolution culturelle). En vue d'une rapide synthèse, je dirai ceci: quelle est la contradiction du jeune révolutionnaire? D'une part, il dénonce la culture en cours, comme mystifiante, comme aliénante; mais au même instant et dans le même souffle, il se plaint que la culture soit l'héritage de quelques privilégiés. L'on est donc en droit de lui répliquer — et je ne m'en suis pas privé — que la cul-

ture étant aliénante, vouloir la transmettre à tous, c'est aliéner tout le monde. L'argument est assez fort, et généralement, les jeunes ne savent y répondre. De mon côté, je m'y efforce quelque peu à leur place, en disant: si la culture consiste en un instrument d'oppression économique, etc., cela signifie que l'économie est antérieure à la culture, et nous voici alors dans le schéma marxiste. Dès lors, pourquoi vouloir la donner à tous ? Je me suis demandé — mais peut-être un débat nous éclairerait-il davantage — s'il ne fallait pas distinguer entre le *culturel*, soit les expressions, les efflorescences déjà faites de la culture, celles-là mêmes que l'on étudie au lycée, que l'on regarde dans les musées, que l'on écoute en concert; et, d'autre part, la *culture*, qui est la manière d'être profonde dont une société, à un moment donné — son origine, par exemple — décide obscurément, il faut hélas parler ici d'inconscience collective; dès lors (et c'est en quelque sorte ma réponse au professeur Schaller), l'économie et les rapports économiques ne constituent qu'un aspect de cette manière d'être profonde, et c'est la thèse antimarxiste par excellence. Mais alors, n'y aurait-il pas là une explication de la révolution de mai et de la jeunesse contestataire ? Nous sommes, en effet, au terme d'une phase culturelle qui était celle de l'humanisme, quelle que soit l'acception que l'on donne à ce terme: l'homme seul, sans Dieu, fini, assumant sa finitude avec une sorte d'orgueil triomphaliste et remplaçant l'infini de Dieu par la prolifération machiniste de la conquête du monde. D'autre part, nous nous trouvons au moment où cette culture-là n'en peut plus: tout se passe comme si l'homme ne peut plus supporter le monde qu'il a fait lui-même, par lui-même, pour lui-même! Cet avènement qui devait être sa royauté, et qu'il ne peut plus supporter, à quoi ressemble-t-il ? Il faut le dire franchement: à un suicide, qui se serait étalé sur environ cent cinquante ans et dont l'homme s'apercevrait, mais encore très vaguement et confusément. Il y a en l'homme quelque chose qui veut ressusciter et qui veut le reconsacrer homme. Mais, comment cette résurrection peut-elle s'exprimer ? Les paroles, les pensées, les grilles culturelles appartiennent à cette culture précédente, suicidante et désespérée. Alors, de deux choses l'une: ou l'homme rapièce cette culture désespérée, en en donnant une nouvelle version, comme cela s'est fait en 1968, et l'on s'en lassera vite; ou l'homme a quelque chose d'autre à dire mais, ne sachant pas quoi, cela se traduit par des cris: « c'était une chienlit, aussi vrai qu'un cri profond déforme la bouche », disait l'un de mes amis disparu il y a deux ans. Si cette culture meurt, si elle est déjà récusée, elle ne peut l'être par un argument théorique, mais elle le sera par un choix profond et absolu, qui existe, ou par un autre, qui ne peut encore s'exprimer. Par conséquent, ou l'on les aide à s'exprimer, on accouche ce qu'ils ont à dire et canalise ce qu'ils ont à faire pour que la nouvelle culture mûrisse à partir de la contestation — et c'est ce que je tente modestement moi-même — ou l'on réprime, et se fait ainsi complice du néant qui s'ensuivra: ils l'auront amorcé par leur impuissance à s'exprimer, mais vous l'aurez voulu par votre puissance à réprimer. Chacun de nous doit prendre et assumer ses responsabilités.

Je tirerai le deuxième argument, extrêmement simple, d'une conversation avec un ami, J.-F. Revel: pris au dépourvu, il me répondit un jour, à propos de l'aliénation: « L'aliéné, c'est celui qui se croit libre dans ses désirs, ses besoins, ses achats, ses opinions, ses pensées intimes, sa culture, et qui ne l'est pas, car les conditionnements psychiques, techniquement produits, consciemment ou inconsciemment sécrétés par le capital pour le maintien de sa puissance et l'expansion de ses débouchés, le déterminent tout entier à son insu. On se croit libre entre telle ou telle option morale, et on ne l'est pas, ou ni plus ni moins, qu'entre telle et telle marques concurrentes de lessive que le même trust fabrique, nous suggérant ainsi par le pire des conditionnements, le sentiment de la liberté elle-même. »

— « J'en conviens, ajoutai-je, mais comment savez-vous que l'on n'est pas libre, et que se passerait-il si l'on était libre ? » Honnêtement, je cherche, en disant: si nous étions libres, nous n'achèterions pas un autre journal, une autre automobile ou une autre lecture, puisque cela reviendrait au même; on choisirait d'emblée une autre société. Seulement, par quoi se caractériserait-elle ? Le fait qu'on y serait libre... Voilà un beau cercle vicieux! La définition précitée de l'aliénation empirique suggère un appel à une autre société, à un autre monde, mais appel que l'on est encore incapable de définir. Nous retrouvons donc notre dilemme: cet appel est-il vrai ou non ? Allons-nous utiliser notre liberté pour choisir entre deux marques de lessive, ou l'utilisera-t-on au nom d'elle-même, sans savoir qui elle est; et dans ce dernier cas — je prends ici chacun à partie — serions-nous des utopistes en disant que quelque chose peut revenir ?

D'autre part — et seul M. Schaller a eu le courage de le dire, cette société est *rationnelle*: si absurdes que soient la pollution, la situation des travailleurs étrangers, la crise du logement, etc., ce sont là des absurdités qui forment la contrepartie passagère d'un choix rationnel et absolu que nous vivons depuis deux cents ans. C'est en 1788 que cette antinomie a été relevée pour la première fois, dans *Les Fondements de la Métaphysique des Mœurs* de Kant, p. 3: « la raison peut d'autant moins satisfaire nos besoins qu'elle les multiplie à l'infini. » Ce qui distingue l'homme de la bête, le civilisé du sauvage, c'est, précisément, cette société dont nous nous plaignons! Dès lors, ce qui proteste en l'homme, ne serait-ce pas une insurrection contre ce rationalisme, contre ce totalitarisme de la raison qui s'est institué dans notre univers ? Cela me permettrait d'être plus pessimiste: puisque l'homme contemporain ne peut plus se supporter, n'est-ce pas l'empire de sa raison, cette faculté unique, qu'il ne peut plus supporter ? J'ai été donc amené à conclure: « Nos choix dans la société de consommation sont déterminés, cernés... Mais le piège, c'est que cette autre chose que nous pouvons choisir revient au même. » Dans ces conditions, où sommes-nous ? Qui sommes-nous ? Si l'homme revient au même, c'est que nos choix sont *profondément* indifférents; à qui, à quoi ? A notre existence, qui ne se sent pas engagée dans ces choix. Ce que je désignais par liberté, je l'appellerais aujourd'hui « notre existence »: cette société que nous avons choisie passionnément, contre Dieu et nous-mêmes, voici qu'elle ne nous intéresse plus, qu'elle ne nous concerne plus, qu'elle ne nous atteint plus... Les opposants à la contestation diront: nous rêvons d'autre chose. Je dirai: quelque chose est en nous, qui tend non point à renverser, mais à subvertir: « l'avènement de l'homme fini, infinitisé par la machine, celui du XIXe et du XXe siècle, c'était, au départ, une mutilation métaphysique et existentielle de l'homme; autrement dit, nous ne sommes plus à ce qui nous entoure, alors que nous l'avons fait nous-mêmes. Pour résoudre cette difficulté apparemment inextricable, j'ai été amené à conclure, en remontant plus haut, qu'il y a deux siècles, nous avons choisi non un épanouissement, mais une mutilation, et nous commençons seulement à le *réaliser*: « c'est l'âme de l'individu absolu qui est aliénée, hors d'elle-même, existence captive de son néant, le fini étant le néant pour l'infini; mais de même que dans la doctrine chrétienne, il ne faut pas moins que la grâce pour révéler le péché à soi, le sentiment d'aliénation que nous éprouvons, et que nous éprouvons tous, ce sentiment de l'homme devenu étranger à soi, c'est déjà le signe d'un commencement de délivrance et d'un début de retrouvailles de soi. La révolte l'étend et le propage. Comme nous connaissons mal cette âme qui nous presse afin d'être libérée, cela peut être convulsif et névrotique comme ce l'est, mais ces convulsions sont salutaires, et l'accomplissement dans l'histoire demande un effort attentif et passionné — c'est à moi-même que je m'adresse — à la fois de psychanalyse et de mailleutique, car c'est tout un combat à l'intérieur de lui-

même et contre lui-même de l'inconscient collectif de l'Occident, afin de libérer sa transcendance, c'est-à-dire son âme, captive. L'aliénation de l'homme est la perte de ce qu'il avait de transcendant, sans quoi — je l'ai démontré dans une grande étude de tous les systèmes philosophiques — on ne peut absolument pas parler d'aliénation, et cela devient le mot vulgaire à la mode. »

J'ai été trop bref dans l'exposé de la théorie tirée de l'expérience, mais je voudrais vous tenir dans ce dilemme: ou contribuer à ce que l'existence existe, au prix de quelques secousses, mais que votre contribution elle-même pourra amortir, ou la réprimer, être complices des répresseurs et amplifier les secousses... Combien de familles se sont retrouvées et réconciliées à la suite des événements de mai? L'enfant se révolte non contre son père, mais contre l'*absence* de père, car — on le sait depuis Leibnitz, Aristote et Platon — l'homogénéité et la quantité, c'est le néant, et ce sont bien elles qui caractérisent notre société! La *qualité*, c'est l'être; donc, réduire la qualité à la quantité, c'est ramener l'être au néant. En décembre dernier, je lançais cet appel au cours de mon film: « je m'adresse aux familles françaises, dont le père, peu à peu asservi ou habitué aux lois de ce monde, voit son fils qui les brise, et quelquefois s'y brise, et n'ose pas l'assister! »...

Quoique l'appel continuât, je crois qu'il ne serait pas mauvais de m'arrêter provisoirement ici.

Numéro spécial de la «Revue économique et sociale». Séminaire du Mont-Pèlerin 1970.

L'AVENIR DE LA DÉMOCRATIE EN SUISSE: LE RÔLE DES PARTIS POLITIQUES

J.-Fr. Aubert, professeur à l'Université de Neuchâtel:
Les Partis politiques
G.-A. Chevallaz, conseiller national, syndic de Lausanne:
Le Parti radical
G. Coutau, député au Grand Conseil, Genève:
Silhouette du Parti libéral suisse
A. Forel, conseiller national, médecin, Nyon:
Le Parti suisse du travail
A. Gehrig, conseiller national, Genève, directeur Migros-Genève:
L'Alliance des indépendants
R. Meylan, conseiller d'Etat, Neuchâtel:
Le Parti socialiste
R. Mugny, conseiller national, municipal, Lausanne:
Le Parti conservateur chrétien-social

Prix du numéro: Fr. 10.— (étranger francs suisses 11.—)
Société d'études économiques et sociales, 5, Place de la Cathédrale, 1005 Lausanne, Suisse — Tél. (021) 22 11 47 — c.c.p. 10-7100 Lausanne.